



Réalisation : Peter Farrelly
 Scénario : Nick Vallelonga, Brian Hayes Currie
 Photographie : Sean Porter
 Décor : Tim Galvin
 Musique : Kris Bowers

Viggo Mortensen : Tony Vallelonga
Mahershala Ali : Don Shirley
Linda Cardellini : Dolores Vallelonga
Dimiter Marinov : Oleg, le violoncelliste
Mike Hatton : Joe Dyer, le contrebassiste

Etats-Unis. 2018. Couleur. 2h05.

Résumé

1962. Tony « Lip » Vallelonga doit trouver un emploi le temps que le Copacabana, club new-yorkais qui l'emploie comme videur, ait achevé ses travaux de rénovation. Bien que pétri de préjugés racistes, il accepte de servir de chauffeur à un pianiste noir, Don Shirley, docteur en psychologie et en musique, qui entame une tournée de deux mois dans le sud des États-Unis. Dolores, l'épouse de Tony, le laisse partir, à la condition d'être rentré pour les fêtes de Noël et de lui écrire des lettres. Le responsable de la maison de disques de Shirley confie à Tony un *Green Book*, guide qui indique aux Noirs les endroits où ils sont autorisés à s'arrêter dans le Sud ségrégationniste. Oleg Malacovich, violoncelliste, et Joe Dyer, contrebassiste, deux Blancs qui accompagnent Shirley, font route pour leur part dans un second véhicule.

Le contexte

Le film se déroule en grande partie dans le sud des États-Unis au début des années soixante, c'est-à-dire à une époque où la ségrégation, bien que contestée, restait une réalité profondément ancrée dans les mentalités et les faits.

Au lendemain de la guerre de Sécession (1860-1865), le 13^e Amendement abolit l'esclavage et des lois fédérales protégèrent les Noirs. Mais dans les années 1870, les démocrates reprirent le pouvoir dans les états du Sud. Ils firent voter des lois discriminatoires dites Jim Crow, d'après une chanson et danse, *Jump Jim Crow*, interprétée par un *blackface* (un Blanc grimé en Noir) dans le but de se moquer des Noirs. Ce terme était devenu synonyme de « nègre ». Outre que tous les moyens étaient employés pour empêcher les Noirs d'aller voter, des lois, reposant sur le principe « égal mais séparé », établirent une ségrégation dans de nombreux domaines. Certaines villes, comme il est évoqué dans le film, qu'on appelle *sundown towns*, étaient même interdites aux Noirs, mais aussi dans certains cas aux Mexicains, Amérindiens ou Juifs. S'ils s'y trouvaient à la nuit tombée, ils étaient au mieux jetés hors de la ville, au pire lynchés.

Le titre du film renvoie à un guide intitulé « *The negro motorist Green-Book* ». S'il avait bien une couverture verte, il devait en réalité son nom à son éditeur, Victor Green, un postier new-yorkais noir qui, étant syndiqué, s'était constitué un important réseau de

correspondants dans le Sud. La publication, de 15000 exemplaires en moyenne, était annuelle, et s'étendit de 1936 à 1966. Le but était que les Noirs puissent voyager dans les états ségrégationnistes, sans craindre d'être maltraités. Pour cela, le livre dressait la liste des différents endroits, garages, bars, restaurants, hôtels, etc., où il était permis de s'arrêter. Par ailleurs, il invitait les Noirs à bien se comporter en toutes circonstances, à être les « ambassadeurs » de leur communauté. Avec la promulgation du « *Civil Rights Act* », en 1964, ce guide, jusque-là si précieux, perdit progressivement sa raison d'être.

Don Shirley (1927-2013)

Don Shirley naquit en Floride. Sa famille venait de la Jamaïque, son père était pasteur ; dès l'âge de trois ans, il jouait de l'orgue au temple. Sa mère, enseignante, fut sa professeure, mais mourut alors qu'il n'avait que 9 ans. Enfant prodige et virtuose, il était promis à une brillante carrière. A 18 ans, il joua un concert de Tchaïkowsky avec les Boston Pops. Malheureusement la couleur de sa peau lui ferma de nombreuses portes. Doté d'une grande intelligence - il parlait huit langues -, il abandonna le piano pour se consacrer à la psychologie, où il obtint un doctorat. Au milieu des années cinquante, il revint à la musique et à son instrument de prédilection. Il forma un trio dans une formation inhabituelle, avec un contrebassiste et un violoncelliste, proposant une musique très personnelle, inclassable, entre classique et jazz. Il vivait dans un appartement au dessus du *Carnegie Hall*. Il se produisait surtout dans des night-clubs, mais refusait d'être catalogué comme un jazzman, bien qu'il fût très ami avec Duke Ellington. Non content d'être un instrumentiste de haut rang, il était aussi reconnu en tant que compositeur.

La fête de Noël

Le recours à la fête de Noël doit agir sur le spectateur comme un signal. Déjà à Birmingham, les symboles de Noël abondaient, arbres, guirlandes, lumières, enfant Jésus. Ce plan sur le Christ qui suivait celui où Shirley entra dans le cagibi qui lui servait de loge, interrogeait alors le christianisme de ces « braves gens » qui se comportent si mal.

Plus tard, sur la route du retour, la neige, ainsi que la beauté presque irréelle des images au moment de l'arrivée de la voiture de police, donnent à la scène une dimension féérique. La chanson de Frank Sinatra, « Have yourself a merry little Christmas », participe de cette idée que la fin se joue sur le mode du conte. Ne nous étonnons plus que le policier soit aussi aimable, que le videur qui avait jeté à la poubelle les verres dans lesquels avaient bu les ouvriers noirs, invite Shirley à réveillonner dans sa famille, que l'artiste qui l'avait reçu assis sur un trône accepte de se transformer en chauffeur, et finisse par « faire le premier pas » pour se rendre chez les Vallelonga, que Tony devienne son frère. Et que le prêteur sur gage et son épouse participent au réveillon. Son métier ne fait pas a priori de lui quelqu'un de très sympathique et le désigne comme un Juif. Nous ne savons d'ailleurs pas s'il a vraiment été invité ou si son invitation ne relevait pas d'une plaisanterie qu'il aurait prise au sérieux. À tous, les Vallelonga leur font quand même une place, comme ils en feront une à Shirley. Comme si le cinéaste plaçait sur le même plan racisme et antisémitisme et qu'il entendait les combattre à part égale.

Intégrer ce discours à la fête de Noël devient alors une manière pour Farrelly de relativiser ce *happy end*, trop utopique dans l'Amérique des années soixante. Cette fin serait un cadeau qu'en bon Père Noël il nous offre.